

Maisons Paysannes de France, délégation du Cantal
sortie du dimanche 21 juin 2015
sur la commune d'Albepierre-Bredons

Dans le cadre des journées du petit patrimoine 2015, cette sortie a tenté d'illustrer le thème choisi :

« le Moyen Age encore présent »

Il a semblé qu'une visite de l'habitat troglodytique de **Bredons** pouvait illustrer ce thème pour MPF Cantal : en effet, bien que l'origine de cet habitat, la durée et les conditions de son occupation restent à étudier, on peut légitimement penser que ce type d'habitat a pu servir, au moins occasionnellement, durant les périodes troublées du Moyen Age.

Quant à l'**église de Bredons**, c'est un des plus beaux témoins de l'architecture religieuse médiévale en Haute-Auvergne, et sa visite s'imposait donc naturellement à la suite de celle du village lui-même.

En ce qui concerne **Albepierre**, ce village d'altitude qui est presque encerclé par la forêt, qui eut une vie communautaire assez particulière émaillée de conflits forestiers avec le domaine royal, et qui est encore dominé par un château – le manoir de Gorsses – ne peut-on penser qu'il puisse offrir encore une certaine image de la vie médiévale ?

Le hameau de **Pignou** enfin conserve lui aussi avec son manoir, son moulin, dernier témoin d'une activité importante jadis, des caractères permettant de le rattacher lui aussi au thème choisi.

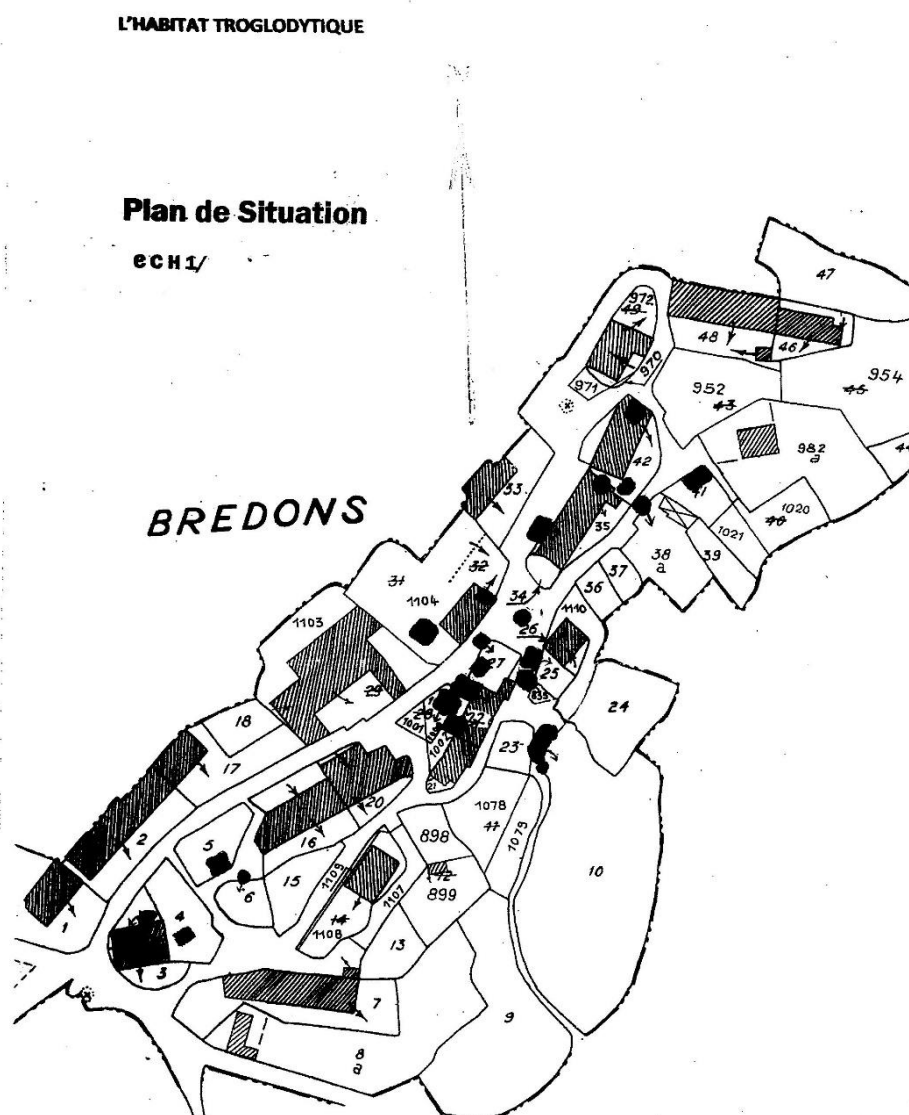
Il avait été envisagé de mettre aussi au programme de cette journée le bel ensemble constitué par le château-ferme de Jarousset, tout proche. Mais cette visite projetée n'a pas été autorisée.

1°) Bredons et son habitat troglodytique :

Le groupe d'environ 70 participants se retrouve devant l'église de Bredons, où l'accueil a lieu et où un café est servi, puis descend dans le village de Bredons pour aller à la rencontre de M. Bénézit.



M. Bénézit, dont nous avons fait la connaissance en 2014 grâce à la visite de MPF Rhône, est la mémoire vivante du village de Bredons où il est né et où il continue à habiter. Surtout, il est pratiquement le seul à connaître encore toutes les « grottes » existant sous ce village. Il en a dressé la carte (figure ci-dessous). Plusieurs de ces grottes ont disparu, effondrées. D'autres existent toujours, mais sont incorporées à des maisons. D'autres enfin, dont la sienne, sont visitables. Ajoutons qu'une grotte aménagée, elle aussi avec anneaux d'attache, existe au-dessus du village, au flanc du rocher de Bredons.



- Grottes en bon état
N° 5 : 3.6.10.22 et bis.25.26.38.835
- Grottes effondrées ou détruites
27.888.1.1204 et bis
- Vestiges 4.5.43 et bis 35 et bis. 41

Ces grottes sont creusées dans le tuf volcanique. Bredons est en effet construit sur le site d'un ancien volcan, plus exactement d'une cheminée (ou neck) basaltique, cette dernière roche formant le sommet dominant le village, sommet jadis occupé par un château fort. Au pied de cette butte, le village occupe un épaulement formé par les projections volcaniques déposées au cours de cette éruption basaltique. Ces tufs ou « téphra », sortes de « pouzzolanes » consolidées, sont relativement tendres et ont permis le creusement de cet habitat.



Carte postale de Bredons, annotée de la main du géologue Philippe Glangeaud (1866-1930).

Cet habitat troglodytique est bien visible sur le versant SE du site de Bredons, versant escarpé, abrité du nord et bien exposé. Il s'y étage sur au moins trois niveaux, soit de bas en haut :

- 1- La « **grotte Bénézit** » se trouve au niveau inférieur, assez profondément encaissée : du village on y accède par une descente assez raide. Aucune maison ne l'accompagne.
- 2- Niveau intermédiaire, que nous appellerons « **des 2 grottes-dépendances** » : sur ce niveau se trouve aussi l'une des maisons du village, desservie par une terrasse en contre bas de laquelle s'ouvrent deux grottes aménagées. Celle de droite (orientale) offre des ouvertures soignées, encadrées en pierre : sa porte est surmontée d'un linteau chanfreiné, probablement de réemploi. Cette grotte sert encore actuellement de dépendance. On peut observer que son sol est en partie dallé, assez grossièrement.
- 3- Au niveau supérieur, qui n'est que légèrement en contrebas de la rue principale du village, existe la remarquable « **grotte Peschaud** ». On hésite presque ici à employer le terme de grotte. Peut-être faudrait-il dire plutôt maison-grotte. Cette maison a en effet un toit, on peut marcher sur elle à partir de la rue. Cette couverture, arrondie, couverte d'herbe, semble artificielle : de larges dalles de pierre apparaissent en effet à sa base.



Niveau 2 avec les 2 « grottes-dépendances ». Au-dessus, derrière le travail à ferrer, se trouve la grotte Peschaud (niveau 3).



Niveau 1 : la grotte Bénézit et ses trois ouvertures.



Vue du niveau 2 vers l'entrée de la grotte Bénézit, devant laquelle se trouve le groupe.

Deux grottes ont été visitées : celle appartenant à M. Bénézit, et celle de M. Peschaud. Leur type est d'ailleurs légèrement différent, comme on va le voir.

Ces grottes relativement spacieuses mais peu profondes ont été creusées à l'aide de pics dont les traces sont bien visibles. Elles sont éclairées par leur porte et une ou deux fenêtres, plus ou moins grossièrement percées. Leurs parois, leur sol, portent la trace de nombreux aménagements : encoches, rainures, niches ; on remarque particulièrement la présence sur les « murs » et au plafond d'anneaux d'attache taillés dans le tuf. Ces aménagements suggèrent la présence de poutres horizontales, de cloisons verticales, d'étagères, peut-être de bas flancs permettant de s'isoler du sol. Les anneaux des parois montrent que des animaux y ont été hébergés, peut-être séparés des hommes par des cloisons. Les anneaux de plafond ont pu permettre un éclairage.

Les parois sont par contre noircies, notamment dans la grotte Peschaud, attestant de l'existence de foyers. En l'absence de tout conduit de cheminée, la fumée devait s'échapper par les ouvertures. On note d'ailleurs dans la grotte Peschaud l'existence d'une ouverture haute, au-dessus de la fenêtre.

Le sol de ces deux grottes est net, formé directement par le tuf : il n'y a pas de couche archéologique que l'on puisse espérer fouiller.

Une datation de ces grottes paraît donc difficile. Certaines ont en tout cas été habitées jusqu'à une date récente. Les faire remonter au Moyen Age semble plausible, peut-être au Haut Moyen Age.

Une étude approfondie de cet habitat s'imposerait.



Salle principale de la **grotte Bénézit** : la niche profonde servit peut-être de foyer, mais sans conduit.



Niches au fond de cette salle, et encoches basses.



Anneau d'attache percé dans le tuf. La grotte Peschaud en montre de semblables.



Vue prise de l'«annexe» (étable ?) de la grotte Peschaud.

- Niveau des « grottes dépendances » : vue de celle dont la façade est « habillée » et de son sol partiellement dallé :



- « Façade » de la **grotte Peschaud** :



Nous sommes ici (niveau 3) juste en contre-bas de la rue principale de Bredons, dont on aperçoit l'une des maisons. Une deuxième ouverture existait au-dessus de la fenêtre : elle était peut-être destinée à améliorer l'évacuation de la fumée hors de cette maison-grotte.

Aspect de cette maison Peschaud vue de la rue principale de Bredons :



Dalle de couverture au-dessus de la porte de la maison Peschaud :



Salle « principale » de la maison Peschaud :



Plafond de cette salle, on devine les anneaux creusés dans la roche :



Notons donc la différence entre ces deux types de grottes : la grotte Bénézit est située assez bas sous le village, sa « façade » s'ouvre dans la paroi verticale. La grotte Peschaud par contre est située au niveau des maisons. Elle se présente elle-même comme une petite maison, légèrement enterrée. On peut monter sur son toit en quelque sorte : on est alors au niveau de la rue principale de Bredons.

Ainsi, bien que les aménagements intérieurs de ces deux grottes soient très semblables, on aurait donc là, avec ces deux types de grottes, comme le passage de la grotte véritable, proche encore de l'abri sous roche, à une sorte de maison primitive, à demi enterrée seulement.

D'ailleurs, le type de cette maison Peschaud n'est pas non plus sans évoquer celui des burons primitifs, ou tras.

Après ces deux visites, le groupe continue à parcourir le village. M. Bénézit indique la présence d'autres grottes, soit écroulées, soit englobées dans des maisons actuelles.

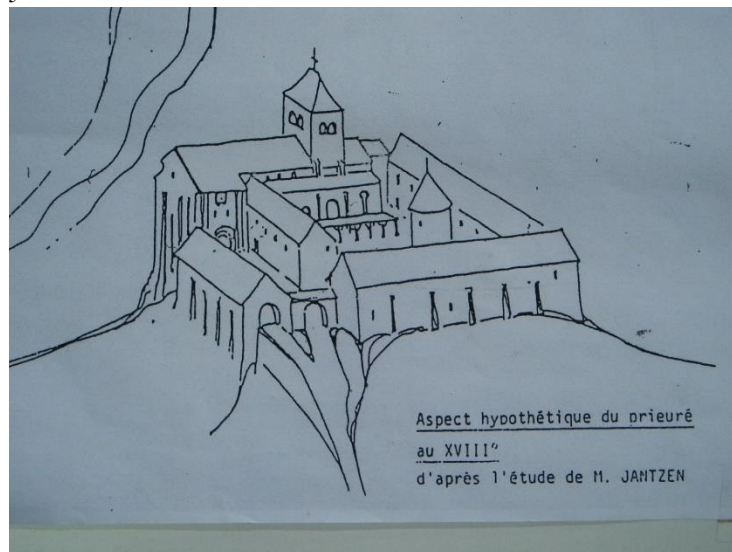
Le groupe atteint ainsi la «barriade haute » du village, située juste sous le rocher :



L'avant dernière maison à droite est l'ancien presbytère. Son intérieur est conservé.



Le groupe visite ensuite **l'église de Bredons**, toujours sous la direction de M. Bénézit. Cette église est le seul reste de l'ancien prieuré. Celui-ci disparu sous la Révolution, et une partie de ses pierres servit alors à la reconstruction d'un quartier de Murat ravagé par un incendie. Quelques détails architecturaux sont donnés grâce à l'étude de M. Jantzen.



MPF Cantal termine sa visite de Bredons par celle de son **cimetière**, beau lieu aérien dominant la vallée de l'Alagnon. Une croix du XVI^e s. (?) et plusieurs tombes retiennent l'attention, dont celles de l'abbé Salvan, « Instituteur des sourds-muets », élève de l'Abbé de l'Epée, et celle de l'académicien Jean Ajalbert :



L'Abbé **Antoine Salvan** (1755 ? – 1838), « Instituteur des sourds-muets » fut disciple de Roch-Ambroise Sicard (1742-1822) prêtre, lui-même disciple de l'abbé de L'Epée (1712-1789). Sicard, connu pour son dévouement, avait pu échapper aux massacres de Septembre ; il s'était occupé du cas de « Victor de l'Aveyron ». Antoine Salvan s'était d'abord occupé d'une école de sourds muets fondée à Riom. Il fut pressenti pour succéder à l'abbé de l'Epée à la mort de celui-ci mais refusa par modestie. Il fut « second instituteur » auprès de Sicard. L'abbé Salvan fit un legs important à la commune de Bredons.

Jean Ajalbert (1863-1947) : journaliste, polémiste, écrivain, il appartient à l'académie Goncourt de 1917 à sa mort. Son fils fut tué à la guerre de 14. Il évolua politiquement : situé d'abord plutôt à gauche, voire anarchiste, pacifiste, Ajalbert devint pétainiste pendant l'occupation. Il fut conservateur de la Malmaison, puis de la manufacture de Beauvais.

M. Bénézit nous raconte des détails peu connus de l'enterrement à Bredons de celui que l'on surnommait ici « pas de chance ». A cause de la neige, les chevaux n'ayant pu tirer le corbillard jusqu'au cimetière, il fallut faire appel à des porteurs. Sur le refus des habitants, il fallut réquisitionner des prisonniers allemands pour porter Jean Ajalbert à sa dernière, et imposante, demeure où il repose seul, selon sa volonté.

2°) Albepierre

Après avoir longtemps dépendu de Bredons, Albepierre est devenu chef-lieu de la commune dite désormais Albepierre-Bredons.

Concernant l'histoire de la commune d'Albepierre-Bredons, et plus spécialement celle du bourg d'Albepierre et de ses habitants, la remarquable étude « socio-économique » d'Eugène Martres reste fondamentale (Revue de la Haute-Auvergne, 1956-57, 35, pp.157-184).

Plus récemment, se sont attachés à l'histoire, souvent mouvementée, d'Albepierre : M. Leymarie qui en a fait revivre un épisode caractéristique (RHA, 2001, 63, pp. 190-194), et surtout J.-L. Philippart qui a consacré à Albepierre différents articles, une monographie, sans oublier un site Internet.

Le groupe MPF, après un repas simple mais excellent pris au restaurant *Le Plomb du Cantal*, commence une petite visite du bourg d'Albepierre en examinant la remarquable croix proche de l'église :



De là, le groupe se rend devant l'une des plus remarquables maisons-blocs du bourg : qualité de l'appareil de trachyandésite, de la toiture de lave, des ferronneries, de la calade de cette maison datée 1840 :



Puis devant la maison restaurée par le Professeur Rouch, type de maison plus modeste et plus ancienne :



Notons que le Professeur Rouch s'est beaucoup intéressé à l'habitat troglodytique de Bredons.

Le groupe se dirige ensuite vers l'extrémité NE du bourg d'Albepierre pour atteindre le manoir de Gorsses :



La propriétaire de cette demeure, Madame Faucillon, accueille le groupe. Nous sommes en présence de ce manoir composé d'un logis à tour d'escalier centrale en façade, comportant deux travées de chaque côté. Une tourelle existe à l'angle NE. Ce bâtiment d'habitation doit remonter au XVI^e s., une fenêtre anciennement à meneau est conservée au premier étage de la partie gauche.

Il a été fortement remanié au XVIII^e s. (à droite) et au XIX^e s. à gauche. Ce dernier siècle est responsable de la disparition du « donjon » qui se situait sur l'angle NO du logis.

Ce bâtiment est prolongé à gauche d'une dépendance dont la porte est datée de 1845.

A droite, une grange-étable séparée porte deux dates : 1703 pour la porte de l'étable donnant sur la cour ; à l'opposé, la porte de la grange montre la date de 1743 gravée sur l'un de ses montants.

En face du logis, se trouve l'ancien fournil, en grande partie ruinée. La porte en subsiste. On voit qu'il était voûté en pierre.

Le cadastre ancien indique la présence derrière cet ensemble d'une longue grange, entièrement disparue.

Ce qui frappe surtout c'est la rare qualité de l'appareil de pierre (trachy-andésite locale, provenant du site des Cumes). La tour d'escalier est particulièrement remarquable : mouluration de la porte d'entrée (le linteau sculpté a été bûché), meurtrières d'un type original, cadran solaire, ferronneries, dimension des marches...

La toiture de la tour, frappée par la foudre, a disparu.

Devant ce bâtiment, l'histoire récente de Gorsses est brièvement évoquée : on trouvera ci-dessous à la fin de ce compte-rendu (p.21) les résultats de la petite étude à laquelle nous nous étions livrés avant cette sortie.

Le groupe se rend alors derrière le manoir pour examiner la tourelle et la porte de la grange. On note au passage la présence d'une pierre sculptée à l'emplacement de l'ancien donjon : elle porte un bénitier, et a dû appartenir à l'ancienne chapelle du château, dont l'existence est attestée par les textes.



3°) Pignou :

Quittant Albepierre, le groupe revient en voiture vers l'Est pour atteindre ce hameau, situé sous le rocher de Bredons. Plusieurs moulins y existèrent et J.-L. Philippart a retracé leur existence.

Le groupe s'arrête d'abord devant le logis à tourelle (XVI^e-XVII^e s. ?) qui porte sur le linteau de sa porte les armes parlantes de la famille de Traverse, ancienne famille de notables de Murat. Cette maison est dite aussi « maison Gandilhon », du nom de ses occupants plus récents.



De là, on atteint le ruisseau, sur la rive opposé duquel se voit un moulin joliment restauré et son pittoresque enclos, traversé d'eaux vives.



Enfin, le groupe visite la fromagerie qui occupe une longue grange-étable, belle construction relativement récente. Une dégustation de Cantal a lieu pour clore cette journée.

Gorsses et ses habitants du XVIII^e au XXI^e siècles

On peut distinguer trois époques dans la vie récente du château de Gorsses et de son domaine : **l'époque Comblat, l'époque Couderc de Saint-Chamans** – un bref épisode –, et **l'époque « paysanne »**, celle plus précisément du « morcellement paysan », morcellement non seulement du domaine mais du château lui-même.

I – La période Comblat :

Gorsses appartient à la famille « de Cabanes-Comblat ». Toutefois, suivant les textes et les époques, les membres de cette famille sont appelés : de Comblat, Cabanes de Comblat, Cabanes-Comblat, Decabanes. Parmi eux, certains sont qualifiés du titre de « seigneurs de Gorsses. » Sans doute plus ancienne, la présence au château de Gorsses de cette famille de noblesse ancienne est en tout cas attestée tout au long du XVIII^e siècle, et jusqu'au début du XIX^e siècle.

Nous partons de **Louis-Dominique de Comblat**, né le 23 octobre 1684 à Albepierre, fils de François de Comblat, « écuyer, seigneur de Gorsses » et de Anne Demassebeau de Jarosses.

Louis-Dominique de Comblat épouse (probablement à Murat et à une date qui reste à préciser) **Marie-Elisabeth Boutoute**, issue d'une famille de marchands, bien implantée à Murat et dans la région : en particulier, le domaine d'Auzolles, situé juste à l'Est d'Albepierre, appartient au XVIII^e siècle à un Boutoute.

L'étendue du domaine de Gorsses nous est mieux connu dans son état du début du XIX^e siècle. Toutefois, les documents fiscaux du XVIII^e siècle ont permis à E. Martres de l'évaluer à une trentaine d'hectares, auxquels il faut ajouter une « montagne » située sur les hauteurs au Sud d'Albepierre, et dite « la Montagnoune » : sa valeur est d'une trentaine de têtes d'herbage. Il ne semble pas que l'importance de ce domaine ait sensiblement varié au cours de ce siècle.

Du mariage de Louis-Dominique de Comblat et de Marie Boutoute vont naître plusieurs enfants (planche I), parmi lesquels nous avons relevé :

-**Marie-Gilberte** : née vers 1711, décédée à Albepierre le 22/12/1780.

-**Marc-Guillaume** : né vers 1712, il sera qualifié de chevalier. Décédé à Albepierre le 28/11/1785.

-**Louis** : né vers 1717, il sera qualifié d'écuyer. Il meurt à Albepierre le 28 messidor an VII (16/7/1799).

-**Louis**, qui sera prêtre et longtemps vicaire d'Albepierre : né vers 1728, décédé à Albepierre le 17 prairial an V (5/6/1797).

-**Guillaume** : né et mort à Albepierre (12/9/1729 - 18 prairial an XI = 7/6/1803). Sa marraine est « damoiselle filibert de gorsses ».

-**Elisabeth** (Izabeau à sa naissance) : elle naît le 12/6/1731 à Albepierre ; son parrain est le « sieur Antoine Pichot, maître chirurgien d'Albepierre ». Elle mourra « en son château de Gorsses » le 1/9/1818.

-**Marc-Antoine**, né lui aussi à Albepierre, vivra peu : 21/6/1733 – 21/3/1734. Son parrain est le « sieur Marc-Antoine Pichot, maître chirurgien de la ville de Murat ». Sa marraine, Tonette Maury, d'Albepierre, ne sait signer.

Louis-Dominique de Comblat, meurt au château de Gorsses le 2 mars 1736, dans sa cinquante-deuxième année. Sa veuve Marie Boutoute lui survivra longtemps : elle meurt le 23 septembre 1767, elle aussi au château de Gorsses, « âgée d'environ soixante-quinze ans ».

La vie des Comblat à Gorsses au XVIII^e siècle semble donc pouvoir se diviser en trois périodes :

1-**Jusqu'en 1736**, une vie « patriarcale » : les enfants étant encore jeunes, on peut penser que cette assez nombreuse famille restait réunie au château autour des deux parents.

2-**De 1736 à 1767**, après la disparition assez prématurée de Louis-Dominique (Marie-Gilberte, l'aînée (?)) à peine vingt ans à la mort de son père) sa veuve, Marie Boutoute dut prendre la direction de la famille et du domaine de Gorses.

Plusieurs de ses enfants sont restés célibataires : le fait est certain pour Marie-Gilberte, restée « fille », et pour Louis le cadet, qui fut prêtre. On peut se demander si ce ne fut pas aussi le cas des trois autres enfants, Marc-Guillaume, Louis « l'écuyer » et Guillaume.

Nous savons par son acte de décès que Marc-Guillaume de Comblat fut militaire. Sa carrière dut commencer après la mort de son père. Son acte de décès le qualifie de « commandant de bataillon réformé à la suite du régiment d'Aquitaine ci-devant Anjou infanterie ». Il était chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Sa présence au château fut probablement épisodique au cours de ces trente années, avant qu'il ne vienne s'y retirer, peut-être à partir des années 1760.

Louis 2^{ème} du nom n'avait que huit ans à la mort de son père. C'est au cours des années 1740 qu'il dut étudier (à Saint-Flour ?) pour entrer dans les ordres, conformément au sort habituel des cadets. Après, semble-t-il, un passage comme vicaire à Murat, il devient vicaire d'Albepierre, succursale de Bredons. Le précédent vicaire, Combes, meurt en effet le 23 octobre 1754. Giraldon, prêtre, assure l'intérim quelques jours, et le 6 novembre 1754, apparaît pour la première fois dans le registre paroissial la signature « Decomblat, vicaire ». Il le restera jusqu'en 1792.

Sur Guillaume et sur Louis l'écuyer, nous ne savons presque rien.

Cette période d'une trentaine d'années semble avoir été une période relativement faste pour Gorses. Le domaine, bien que plutôt modeste, devait assurer une certaine aisance au cours de ces années où la situation économique en France fut plutôt favorable, d'autant plus que les Comblat étaient fiscalement des privilégiés. Les registres de la capitation signalent la présence de deux domestiques au château durant ces années.

Deux dates inscrites sur la façade du château semblent confirmer l'existence de ce « **petit âge d'or** » de Gorses :

-C'est d'abord sur la partie droite du bâtiment, inscrite dans un tableau au niveau du premier étage, la date de **1755** :



S'agit-il d'une construction nouvelle, ou d'une « rénovation » de ce bâtiment ? Le plan avec tour en milieu de façade est tout à fait classique : il est donc difficile de penser que cette partie droite du bâtiment n'ait pas existé avant 1755. Le doute qui pourrait subsister nous semble levé du fait de l'existence de la tourelle située à l'angle NE : la qualité de sa construction est comparable à celle de la tour d'escalier ; de plus, elle présente des ouvertures de défense qu'il est impossible d'attribuer à une construction du XVIII^e siècle.



On doit donc considérer que cette partie droite du bâtiment a subi dans les années 1750, une importante rénovation, créant ces 4 ouvertures cintrées dans le style typique de l'époque. L'homogénéité apparente de la maçonnerie témoigne du soin apporté à cette transformation : il ne subsiste pas de traces des très probables ouvertures antérieures. Des documents existent peut-être qui pourraient nous renseigner sur ces travaux.

Inversement, la partie gauche du château devait conserver à cette époque, avec ses deux fenêtres à meneaux (une à chaque niveau), un caractère plus médiéval, ou du moins plus Renaissance. Caractère qu'elle perdit, comme nous le verrons, au XIX^e siècle tandis que la partie droite conservait son style et sa régularité.

Ajoutons que le rez-de-chaussée de la partie droite du château conserve des boiseries et des cheminées d'une grande qualité, que leur style permet d'attribuer à cette même période de rénovation, extérieure et intérieure, du château de Gorses.

-L'autre date est celle de **1750**, inscrite sur le cadran solaire de la tour. La présence de celui-ci est des plus remarquables, un peu comme un témoin de l'âge des Lumières à Albepierre :



Son installation a nécessité la création d'une surface plane entamant la maçonnerie de la tour. La création de ce cadran suppose de solides connaissances en gnomonique : l'inscription nous donne le nom de l'auteur : Giralton, prêtre. Il s'agit de François Giralton, fils de Guillaume et de Jeanne Maury, né à Albepierre le 8 octobre 1711. Sa signature apparaît très souvent dans les registres paroissiaux. Il fut probablement le chapelain de Gorses. La tradition veut qu'une chapelle ait existé dans le château : sa présence est effectivement signalée dans l'inventaire réalisé, comme nous le verrons, en 1818. François Giralton meurt le 12 mars 1779.

Marie Boutoute meurt le 23 septembre 1767, âgée d'environ 75 ans. Elle est ensevelie le surlendemain en l'église d'Albepierre « en présence du Sr. François Dupuy et de M^e Giralton prêtre, et de tous messieurs les prêtres de la communauté de Bredon ».

3-S'ouvre alors la dernière période de la vie des Comblat à Gorses. Marc-Guillaume de Comblat devenu à son tour seigneur de Gorses dut prendre la direction de la famille et du domaine. C'est donc désormais, nous semble-t-il, une « fratrie » de célibataires âgés qui occupe le château.

Mais c'est comme un long déclin qui se déroule alors. Marie-Gilberte, dont la présence est attestée au château lors de l'« émeute » qui agita Albepierre en 1779, disparaît la première, à 69 ans, un an après cet évènement. Marc-Guillaume meurt en 1785, léguant ses biens à ses frères et sœurs :

« château, jardin et différents bâtiments plus un corps de domaine appelé de Gorsse et une montagne appelée la montagnoune »

La Révolution survient : Louis reste vicaire jusqu'en 1792. Il semble qu'il ait été un moment inquiété : selon H. Bouffet, il est arrêté le 20 avril 1793. Néanmoins, durant cette période, la famille réussit à conserver le domaine et à habiter le château. J.-L. Philippart a souligné que si les derniers des Comblat purent ainsi traverser l'orage, ce fut grâce à la popularité acquise par Elizabeth de Cabanes auprès des habitants d'Albepierre : elle avait en particulier autorisé ceux-ci à venir cuire leur pain au four du château. Cette marque de bienveillance ne fut dans doute pas la seule.

Plus généralement, il semble que les membres de cette famille aient su rester proches des habitants. L'anecdote - racontée par M. Leymarie – est révélatrice qui nous montre Marie-Gilberte refusant de dénoncer les émeutiers de 1779. De même, les Comblat avaient pris parti pour Albepierre lors du conflit qui opposa cette communauté au prieur de Bredons, lequel les traîna collectivement en justice. Enfin, le fait que Louis soit resté vicaire pendant près de quarante ans montre qu'il dut être apprécié de ses paroissiens, qu'il devait bien connaître.

Les évènements s'apaisent, mais la fratrie s'éclaircit : Louis le prêtre meurt à Gorses le 17 prairial an V (5 juin 1797), à 69 ans. Il meurt dans la nuit (1h 30), probablement veillé par les siens. Son acte de décès nous apprend aussi que Jean Soubrier, 42 ans, est « regeant de la maison de Gorsse ».

Louis « Decabanes écuyer cy-devant, âgé de quatre-vingt-deux ans » disparaît deux ans après, le 28 messidor an VII (16 juillet 1799). Son frère signe son acte de décès, qui le désigne comme « Guillaume Decabanes, bourgeois, domicilié en son château de Gorses ». Louis lègue à sa sœur ses biens, c'est-à-dire son mobilier, estimé 200 F.

Guillaume de Comblat verra le XIX^e siècle : il meurt le 18 prairial an XI (7 juin 1803), à Gorses lui aussi. L'acte de décès lui restitue sa particule.

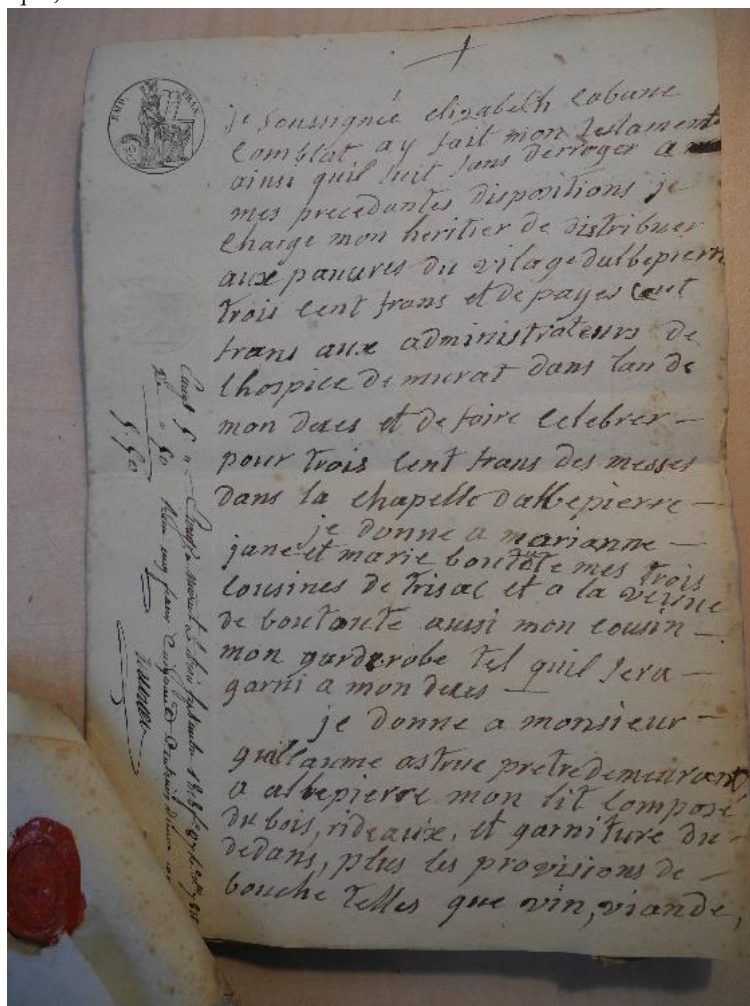
S'ouvre alors l'ultime période, celle où Elizabeth de Comblat dut rester seule occupante de Gorses, de 1803 à sa mort sous la Restauration. Outre qu'elle faisait de la tapisserie (cf. vente de 1823), nous savons simplement qu'elle rédigea son testament le 2 vendémiaire an XII (25 septembre 1803), donc peu après être restée seule survivante. Alors âgée de 72 ans, elle nomme son cousin « Louis Lacarrière Comblat » héritier de ses « entiers biens et droits ». Le 9 mai 1809, d'une main plus tremblée, elle ajoutera à ce testament un codicille, léguant 300 F aux pauvres d'Albepierre, 100 F à l'hospice de Murat, et à Marie Borel, sa servante, le lit où couchait celle-ci.

Cependant, le cadastre se réalisait (1810) : les parcelles sont numérotées, les lieux sont nommés, une image précise du domaine apparaît : la demeure de Gorses est notée comme **comportant 8 « portes et fenêtres du 1^{er} et du 2^{ème} étages »**. Elle est la seule maison d'Albepierre rangée en 1^{ère} classe, avec celle de François Gandilhon.

On sait que l'impôt sur les portes et fenêtres (créé sous le Directoire et qui perdura jusqu'en 1926 !) ne touchait que les bâtiments d'habitation, épargnait les lucarnes, mais taxait pour quatre ouvertures une fenêtre à meneaux. Nous interprétons donc ce décompte de 8 ouvertures (en 1810) de la façon suivante : quatre fenêtres à droite (celles, du XVIII^e siècle, que nous voyons actuellement) ; la porte de la tour (alors seule porte du bâtiment, comme le confirmera le partage de 1824) ; la première fenêtre de la tour (la seconde étant au niveau des lucarnes) ; et enfin à gauche : deux fenêtres, les deux grandes fenêtres « d'origine » : l'une subsiste au 1^{er}, l'autre (qui était grillée) reste en partie visible au rez-de-chaussée. Puisque ces ouvertures comptent pour 2, c'est donc qu'elles avaient déjà perdu leurs meneaux.

Elizabeth de Comblat meurt le 1^{er} septembre 1818 : son testament, sous pli cacheté, est recueilli à 4 h et demi du soir par le juge de paix Ganilhe et le vicaire Astruc.

Son décès est déclaré le lendemain matin par son fermier François Pousagé, 26 ans, et par Louis Aguttes son domestique, 52 ans.



Les événements semblent alors se précipiter. Ce même 2 septembre 1818, d'après la table des successions, Louis Lacarrière de Comblat entre en possession de 2465,30 Francs.

Le 3 septembre le testament d'Elizabeth de Cabanes est déposé, ouvert et enregistré au greffe de Murat. Il est déposé entre les mains de M^e Jean-Baptiste Marcombes, notaire, qui enregistre ce dépôt le 5 septembre.

Le 26 septembre 1818, M^e Marcombes procède dans la cour du château de Gorses à la vente aux enchères du mobilier. Du moins « de ce qui [en] reste après avoir rempli le compte de M. Couderc » : c'est alors en effet que l'on apprend que le nouveau propriétaire du château de Gorses est François Couderc de Saint-Chamant, receveur général du département du Cantal !

Ainsi s'acheva la longue période Comblat : cette vente aux enchères qui attira de nombreux acheteurs nous permet d'avoir un inventaire, malheureusement partiel, du château de Gorses tel qu'il fut à la fin de cette période.

quarante cinq	a Sébastien Pichot quatre	4	60
une cage pour la viande			
cinq centimes y			
quatre pièces de tapiserie pour garnir deux fauteuils	a M. Gault	3	80
trois francs cinquante centimes y			
deux autres de même a Rose Pegou	un franc soixante centimes y	1	60
deux autres de même a M ^{lle} . Alsace	un franc soixante centimes y	1	60
soixante six de tapiserie commencent a Catherine Gaultier		1	50
franc cinquante centimes y			
un tapis a l'épave a François	pour trois francs cinquante centimes	3	50
une petite table a Marie Verger	un franc quarante centimes y	1	40
un fauteuil a bras a M ^{lle} . Gault	soixante cinq centimes y	6	25
un matelas a Catherine Gaultier	comme précédemment deux francs	20	=
		13	25

II – La période Couderc de Saint-Chamant :

Nous arrivons à l'acte important qui termine ce bref épisode, la vente du château et du domaine de Gorses. Elle a lieu le 6 novembre 1823 en l'étude de M^e Teissèdre, notaire à Murat. Il y a quinze acheteurs, tous d'Albepierre, mais d'inégale importance : la vente paraît en réalité organisée par deux « gros » : Pierre Pounhet et François Fouliéron. Ils achètent soit pour eux-mêmes, soit pour des commands, qu'ils désignent en fin d'acte. Le résultat est un morcellement complexe, non seulement du domaine, dont ces deux « compères » acquièrent solidairement une bonne partie, mais du château lui-même. Retenons avant tout ce qui concerne ce dernier :

-Pierre Pounhet achète en propre le tiers en valeur du château et de son enclos, c'est-à-dire les numéros 793 à 799 du plan cadastral (section E).

-Pierre Pounhet et François Fouliéron acquièrent solidairement les deux tiers en valeur de ce même ensemble, de ces mêmes sections cadastrales donc. Mais à la fin de cette vente, ils nomment leurs commands : les frères François et Henry Chazal, également d'Albepierre.

40.	Chavaire	jean	Castor	Palaghol	Mosnier marq.
41.	Changer	jean	al	Chalengue	Mosnier marq.
42.					Soubrier jean d'albepierre
43.					Pounhet jean d'albepierre
44.					Pounhet jean d'albepierre
45.					Fouliéron jean d'albepierre
46.					Chazal jean d'albepierre
47.					Dumoutier jean d'albepierre
48.	Cordier	F. Chamaud	jean d'albepierre	Aurillac	Louvet & Margue Henri
49.					jean d'albepierre
50.					Charbonnel jean d'albepierre
51.					Dorel jean d'albepierre
52.					Dorel jean d'albepierre
53.					Rigal jean d'albepierre
54.					Hauvy jean d'albepierre
55.					Rigal jean d'albepierre
56.	Combes				Sezest jean d'albepierre
57.	Coumoul				Coumoul jean d'albepierre

Enregistrement de la vente du château et domaine de Gorses, 6 novembre 1823

Pour sortir de cette indivision complexe, P. Pounhet et F. Fouliéron retournent devant M^e Teissèdre le 16 janvier 1824. Ils se partagent alors les prés, pâtures et terres du domaine qu'ils avaient acquis solidairement, en en formant deux lots qu'ils tirent au sort. Quant à la montagne, dite la Montagnoune, acquise de la même façon, ils décident de la garder indivise pendant au moins 5 ans, et fixent le nombre de bêtes que chacun d'eux pourra y estiver.

Pour le château, le partage se fait entre Pierre Pounhet et les deux frères Chazal. Il a lieu le 7 mai 1824, toujours devant M^e Teissèdre : retenons avant tout de ce partage compliqué que les frères Chazal « cèdent et abandonnent en toute propriété, possession et jouissance » la partie ouest du bâtiment du château. Elle comprend : cuisine, cave, chambres, chapelle, grenier. La tour d'escalier – alors seul accès à l'intérieur du château - restera commune et les réparations devront s'en payer par moitié.

Ce partage de 1824, en décidant de ce que fut, jusqu'à une date très récente, le sort de ce bâtiment, ouvre donc une troisième période de la vie du château.

III – Gorges divisé : les deux « lignées ».

Pierre Pounhet prend donc possession de la partie occidentale du château : il est à l'origine de la lignée « gauche ».

De l'autre côté, de même que François Fouliéron s'était aussitôt effacé devant les Chazal, Henry semble s'être effacé devant son frère. Il semble qu'Henry était marchand. C'est donc François Chazal, resté à Albepierre, qui, pour nous, est à l'origine de la lignée « droite ».

Les matrices cadastrales de Bredons, les registres d'état civil, et dans une moindre mesure les listes de recensement, permettent de retracer le déroulement de ces deux lignées parallèles.

1°) La lignée Pounhet :

Les Pounhet sont présents à Albepierre depuis au moins le XVII^e siècle. Cette famille (ce clan ?) est bien représentée aussi à Fraisse-bas, dans la vallée de l'Alagnon. Les Pounhet sont nombreux, leurs prénoms sont peu variés, d'où la nécessité de surnoms tels que : marsal, trestandou, salgat, cachoty (pl. II a et b).

C'est Pierre Pounhet dit salgat qui est l'acheteur de Gorges. Nous pensons l'identifier avec Pierre Pounhet né le 21 août 1788 à Albepierre, fils de Pierre et de Louise Travade. Il fut aubergiste à Albepierre. Il épousa Elisabeth Peschaud, originaire de Virargues où leur mariage fut célébré le 22 novembre 1810. Il semble bien que la famille Peschaud ait été aisée.

De ce mariage naquirent au moins trois enfants : Durand-Pierre (16/1/1815 - 3/6/1884), Marie-Anne (22/6/1818 - 6/3/1901), Jean-Pierre (29/12/1820 - 22/6/1891), lequel fut prêtre et curé.

P. Pounhet dut s'empresse de modifier la partie du château qu'il détenait : il fait percer une porte permettant d'éviter l'entrée commune par la tour, et plusieurs ouvertures. Si la grande fenêtre du premier subsiste, celle du rez-de-chaussée a alors été partiellement bouchée. Deux fenêtres plus petites ont été créées, et leur ouverture a semble-t-il obligé à entailler la maçonnerie de la tour : celle du bas porte à son linteau la date de 1826, témoignant de la rapidité de ces transformations esthétiquement fort regrettables. Sa maison va effectivement compter désormais pour 5 ouvertures.



Surtout, c'est très probablement Pierre Pounhet qui est responsable de la destruction du donjon et de la tourelle du SO. On peut penser aussi que, en accord avec François Chazal, il fit supprimer la toiture

de la tour. Le bilan de son passage à Gorses nous apparaît donc comme assez négatif du point de vue architectural.

-En 1839 (date donnée par les matrices cadastrales), Pierre Pounhet semble s'être défait de tout ce qu'il possédait de l'ex-domaine de Gorses, bâtiments, jardins, prés et terres (la trace de cette vente reste à chercher). Sa part du château passe à **Pierre Segret**, également d'Albepierre.

Ce Pierre Segret dit marsal (27/1/1816 – 13/3/1895) était le fils de Jean dit marchal (vers 1754 – 20/5/1836) et de Jeanne Chazal (décédée le 11/2/1816). Il était charron, comme devait l'être son père, en accord avec leurs surnoms. C'est à lui que doit être attribuée la construction de la dépendance ajoutée contre le pignon ouest du château et dont le portail est daté 1845. Ce bâtiment lui servit-il d'atelier ?

Jean Segret avait épousé le 20 janvier 1836 Elisabeth Couderc (décédée le 16/2/1866). Il se remariera le 9 octobre 1867 avec Madeleine Lemaire (née le 18/11/1823). De son premier mariage il eut au moins quatre fils : Pierre, Jean-Pierre qui fut menuisier, Louis et Jean qui était simple domestique à la mort de son père.

Il semble que l'on ait là une lignée d'artisans relativement modeste.

-En 1861, commence le troisième période de cette lignée « gauche » : l'époque Nairabèze qui se poursuit au moins jusqu'en 1914 (pl. III).

Jacques Nairabèze (4/2/1826 – 20/9/1904) était fils de Jean (né le 10 messidor an VI = 28/6/1798) et de Marie Soubrier (née le 17 prairial an VII = 5/6/1799). Jean Nairabèze était journalier, mais savait signer à la naissance de son fils Jacques. Celui-ci semble donc avoir été d'origine modeste mais relativement éduquée.

Le 30 août 1854, Jacques Nairabèze épouse Jeanne Pounhet (ou Pougnet), née le 26 août 1836 à Auzolles-Haut, et décédée à Albepierre le 6 septembre 1903. Notons que Jeanne Pounhet descendait de la branche des Pounhet de Fraisse-bas. Notons aussi que son père, Louis Pounhet (né le 19 thermidor an XI) - fils de Pierre et de Françoise Manhin, dite tontaine - semble avoir été adopté par son oncle Jean Pounhet dit cachoty, de Fraisse-bas lui aussi.

Le couple Nairabèze-Pounhet eut de très nombreux enfants, dont au moins huit filles, la plupart nées sous le Second Empire : leurs prénoms laissent supposer une grande sympathie de Jacques Nairabèze pour ce régime (pl. III).

De nouvelles mutations se produisent ensuite mais au sein de la famille Nairabèze. Notons bien qu'à cette occasion cette partie gauche du bâtiment est enregistrée comme comptant 5 ouvertures. En 1882 la moitié Nairabèze du château passe de Jacques à son fils **Louis**. Celui-ci, né le 9 mai 1858, a donc alors 31 ans. Il est à cette époque maître-d'hôtel à Massiac. Mais en 1889, il semble que, de Louis, la maison passe à son frère **Etienne Nairabèze** : celui-ci est professeur, à Saint-Céré d'abord puis à Aurillac. Il en est encore propriétaire en 1914, date à laquelle nous cesserons de suivre ces lignées.

2°) La lignée Chazal :

Pour essayer de mieux comprendre cette lignée (pl. IV) il faut remonter à l'acquéreur de 1823, le « compère » ou « complice » de Pierre Pounhet : **François** (ou Jean-François) **Foulheron** (ou Fouliéron) (30/1/1781 – 24/6/1862) (pl. V).

Il est le fils de Pierre (vers 1730 – 8/7/1814) - originaire de Bragheac, paroisse de Valuéjols - et de Marie-Jeanne Pichot, mariés le 24 février 1778 à Albepierre. A ce mariage furent notamment témoins : Mr Teillard de Nozerolles, prévôt, ainsi que deux notaires royaux, les sieurs Gergare (?) et Teillard. Quant à la mariée, elle était la fille d'Antoine Pichot, chirurgien à Albepierre. Il s'agit donc d'un milieu de notables ruraux pour ne pas dire plus.

Pierre Foulheron et Marie-Jeanne Pichot eurent au moins 5 enfants (voir tableau) : Antoine (ou Jean-Antoine), « notre » François, Jeanne, autre Jeanne, et Joseph. Notons que celui-ci (25/12/1790 – 9/7/1867) fut maire d'Albepierre et chevalier de la Légion d'Honneur.

François Foulheron – qualifié, comme Antoine, de propriétaire – est resté célibataire.

Et c'est sa sœur **Jeanne** l'aînée (11/2/1783 – 11/12/1841) qui épousera le 21 novembre 1811, **François Chazal** (5/4/1783 – 31/7/1863).

Les Chazal, commands de François Fouilheron lors de la vente Couderc de 1823, étaient donc son beau-frère et le frère de celui-ci. Après cette vente et le partage de 1824, la moitié orientale, « droite », du château de Gorses devient donc la propriété de François Chazal, grâce à l'aide de son beau-frère Fouilheron, célibataire probablement aisé.

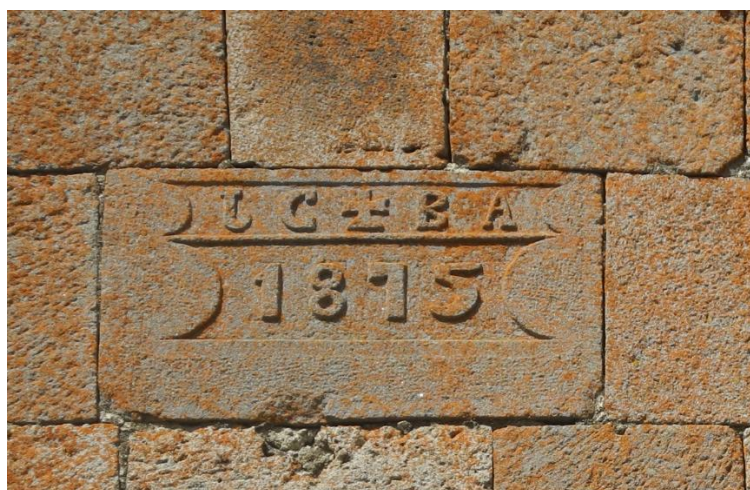
F. Chazal était le fils de Pierre Chazal (né en 1756) et de Françoise Cheyrouze, tous deux d'Albepierre, où ils s'étaient mariés le 12 juillet 1781.

Toujours d'après les matrices cadastrales, F. Chazal conserve cette propriété jusqu'en 1850, date à laquelle elle passe à son fils **Pierre** (27/9/1812 – 6/1/1859). Celui-ci avait épousé le 18 février 1846 **Jeanne Couderc** (31/5/1816 – 6/5/1878).

Mais Pierre Chazal meurt jeune, bien avant son père. La propriété du château dut passer à sa femme, Jeanne Couderc.

La mutation suivante a lieu en 1882 : la maison (n° 794 du cadastre), c'est-à-dire la moitié droite du château, passe au gendre de Jeanne Couderc, **Antoine Baduel** (né le 28/9/1832). Celui-ci avait en effet épousé le 17 juin 1873 **Catherine Chazal** (2/11/1846 – 3/4/1909).

Il est à noter que leur maison est indiquée en 1882 comme ayant 4 ouvertures.



Seconde inscription, côté droit du château, devant signifier :
Jeanne Couderc – Baduel Antoine

Antoine Baduel semble être resté propriétaire au moins jusqu'en 1914. La date de sa disparition ne nous est pas encore connue.

La lignée Chazal-Baduel se poursuivra par Marie-Félicie Baduel, fille d'Antoine et de Catherine Chazal. Née à Albepierre le 28 mars 1877, elle y épouse le 16 juin 1900 Louis Faucillon (né le 25/11/1871).

De ce mariage naissent trois enfants : Jean-Emile-Marcel, l'aîné, né et mort à Albepierre (22/4/1901 – 19/4/1975), Antoine, né à Albepierre, mort à Saint-Flour (8/9/1906 – 14/5/1984) et Aline-Marie-Antoinette, née à Albepierre, décédée à Saint-Flour (2/5/1905 – 3/8/1977).

Par eux nous arriverions à Mme Faucillon, la propriétaire actuelle, grâce à laquelle, pour la première fois depuis 1823, l'ensemble du château se trouve réuni en une seule main.
